

Marcel COLLY

Mathieu VARILLE

13p

2Tp

Bibliothèque Maison de l'Orient



130183

RTP 512p

Marcel COLLY

Mathieu VARILLE



Extrait des « Albums du Crocodile » 1964



Mathieu Varille (1885-1963).

MATHIEU VARILLE

par MARCEL COLLY

Le souvenir de Mathieu Varille vit toujours en ses nombreux amis, chez tous ceux qui ont apprécié sa grande intelligence ouverte à toutes les choses belles, aux idées grandes et nobles, et qui ont goûté les témoignages de sa chaude amitié.

C'était un humaniste du style des hommes de la Renaissance, s'intéressant aussi bien à l'histoire, à la littérature qu'aux arts plastiques, aimant s'entourer d'une pléiade d'écrivains et d'artistes dont le commerce était pour lui un enrichissement. A tous d'ailleurs il apportait le réconfort de ses encouragements, de son goût très sûr et de sa haute culture.

Les pages qui suivent n'ont pas la prétention de tout dire de cette vie d'un grand bourgeois lyonnais que fut Mathieu Varille, mais simplement d'en esquisser les contours. Ni monument ni tombeau, mais simple bouquet qu'un pieux et amical souvenir dépose sur une tombe, sous les oliviers de cette Provence qu'il a tant aimée.

..

Mathieu Varille descendait d'une vieille famille de cultivateurs de Saint-Chef en Dauphiné. On trouve mention des Varille dans des terriers du XII^e siècle. Un de ses arrière-grands-oncles, Alexandre-Gaspard Varille, grognard de l'Empire, était la fameuse sentinelle du Pont Neuf, qui arrêta Napoléon avec cette apostrophe : « Seriez-vous le petit Caporal lui-même, vous ne passeriez pas ! »

Alexandre, le père de Mathieu, vint à Lyon à l'âge de seize ans. Il entra comme commis à la pharmacie Béju, place Morand. Il faisait les courses. Un jour, alors qu'il livrait des pilules à M^{me} Pascal, celle-ci, séduite par son intelligence, lui proposa d'entrer dans les bureaux de la maison Voisin-Pascal. Il y occupa d'abord d'humbles postes, puis devint le secrétaire de M. Pascal. Il suivait les cours du soir et passa ainsi ses deux baccalauréats. Grand travailleur et auto-

didacte, il ne cessait de s'instruire. Ami d'Edouard Eynard, il participait activement aux travaux de la Société d'Economie politique. Il devint par la suite Administrateur-Fondé de pouvoir des Cartonneries Voisin-Pascal.

Il avait épousé Laure Bouget, fille d'un chasublier et décorateur sur étoffes, vieux canut qui avait travaillé dans l'atelier du père Coquillat. C'était une famille de libertaires et de syndicalistes, dont les grands-parents avaient, avec les Voraces, participé aux émeutes des canuts lyonnais, connu Ballanche, et suivi sa philosophie humanitaire.

Laure Bouget était artiste. Elle pratiquait le chant, la peinture, la poésie. Chez elle on lisait beaucoup. Et la bibliothèque familiale contenait entre autres les œuvres complètes de Voltaire en cent volumes.

C'est dans ce milieu simple, mais fier et cultivé, que Mathieu est né à Lyon, rue Montgolfier aux Brotteaux, le 31 mars 1885. Il fit, de la neuvième à la quatrième, aux côtés de Laurent Vibert, ses études à l'école Ozanam, puis il entra au lycée Ampère. Il eut comme professeurs Ecuyer et, âgé de seize ans, en rhétorique, Edouard Herriot, qui devait rester toute sa vie son ami. C'était la deuxième année de professorat en notre ville du futur maire de Lyon. Il n'était pas beaucoup plus âgé que ses élèves, sept ou huit ans au maximum, et avait un enseignement très personnel. Auprès de lui Mathieu prit le goût des lettres et de l'histoire, en particulier l'histoire de notre ville.

A seize ans, il avait déjà le goût d'écrire et collaborait à la revue académique, puis à la revue *Athéna*. Parmi ses camarades de rhétorique, il comptait Laurent Vibert, son ami d'enfance ; Norton Cru, qui a terminé sa carrière comme directeur de l'Institut Français de Londres ; Edouard Daladier, Paul Rougier, Philippe Cumin, futur professeur de rhétorique au lycée Ampère, ainsi que Cosimi, le poète Gabriel Clouzet, Charles Touzot, etc.

Son père le poussa à s'orienter vers les sciences. C'est ainsi qu'entre 1903 et 1907, il passa ses différents certificats de licence ès sciences : minéralogie, physique, physique industrielle, et obtint son diplôme d'études supérieures électro-techniques.

On ne se déplaçait guère à cette époque et Mathieu Varille a peu voyagé dans sa jeunesse. Il allait passer ses vacances chez son

cousin, l'abbé Charvet, curé de Soleymieu dans l'Isère. Il l'aimait beaucoup. Ensemble ils faisaient du latin et de l'archéologie, allant en promenade déchiffrer de vieilles inscriptions lapidaires et admirer des ruines. Il aimait suivre, tous les quinze jours, la « conférence » qui réunissait chez l'un ou chez l'autre les curés de la région, et se terminait par un déjeuner soigné.

En 1907 il entra aux Cartonneries Voisin-Pascal. Son père, qui les dirigeait, l'envoya à l'usine de Fos-sur-Mer, au sud de l'étang de Berre. Il y fit l'apprentissage de la pratique industrielle, y prit le goût du beau papier. En même temps, fervent d'archéologie, il se livrait à des fouilles, découvrait le canal des Fosses Mariennes que Marius fit creuser pour ravitailler les légions romaines. Il trouva un cimetière militaire romain et réunit une collection d'objets de cette époque.

Au cours de ses chasses il découvrit la Camargue. Il aima « ...ce pays où les arbres sont rares, où le sable et la boue se disputent un sol pauvre, où le mistral souffle en folie presque la moitié de l'année, où la vie féconde semble être tombée en mal de stérilité, où le soleil ne tolère que les plants rabougris des enganes et des salicornes qu'il torréfie à longueur de journées, où l'espace vide triomphe dans sa nudité de désespoir, où bœufs et chevaux s'élèvent encore à l'état de nature... » (1).

Il y fit la connaissance du marquis de Baroncelli-Javon, de José d'Arbaud et aussi de « ...ces hommes braves et forts qui vivent dans des cabanes aux toitures de roseaux ou dans des mas isolés, ...les gardians qui, de l'aube au crépuscule, montés sur des petits chevaux alertes, veillent sur les troupeaux à demi sauvages des manades... » (1).

Son initiation aux affaires terminée, il revint en 1908 à Jallieu en Isère, où se trouvait la principale usine de la firme Voisin-Pascal. Il y partagea son temps entre le travail et la chasse. Dans la région, près de Bourgoin, s'étend la propriété du Temple de Vaux. C'est une ancienne commanderie des Templiers, où le grand maître, Jacques de Molay, aurait passé ses derniers jours avant son procès

(1) Mathieu Varille : Bohémiens, Romanichels, Gitans, « Albums du Crocodile », Lyon, 1943.

et son exécution. Il reste du XIII^e siècle le grand donjon et tout un corps de bâtiment. Une autre aile a été construite au XIX^e siècle. Cette propriété, où Ferdinand Gensoul, le père du chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu, passa les dernières années de sa vie, appartenait déjà à la famille Rougier.

C'est une vieille famille lyonnaise remontant aux Ruggieri, banquiers vénitiens à Lyon sous François I^{er}, qui, comme les Gadagni et maints autres, s'établirent dans la ville de la soie et francisèrent leur nom. Elle compta au XVIII^e siècle nombre de gens de robe, échevins et docteurs, présidents de l'Académie, etc.

Convie à chasser dans cette belle propriété du Temple de Vaux, Mathieu y connut celle qui devait être l'admirable compagne de sa vie, M^{lle} Marthe Rougier, fille du docteur Louis Rougier, établi place Bellecour.

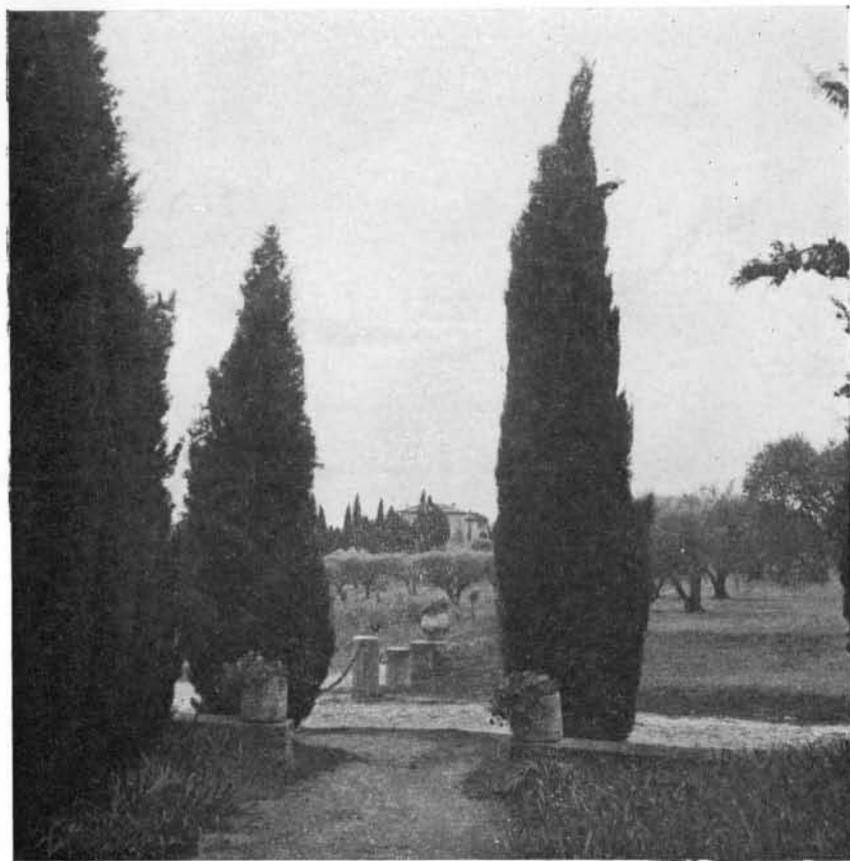
Leur mariage fut célébré le 2 juin 1908.

Dès 1907 Mathieu Varille s'était intéressé à l'aviation, qui en était alors à ses débuts. Il fit ses premiers vols avec Legagneux, van den Born, Géo Chavez en 1908, puis les premiers vols sur Lyon et la région lyonnaise en 1908 et 1909 avec Kimmerling et Desparnets. Il fut un des fondateurs de l'Association Aérienne du Sud-Est. Nommé Commissaire agréé de l'Aéro-Club de France en 1907, il en reçut la médaille d'argent en 1909. Il organisa la première exposition d'aviation à Lyon en 1908 et, la même année, le premier meeting d'aviation en notre ville.

La ville de Lyon avait fondé en 1908 à la Société d'Enseignement professionnel du Rhône un cours de mécanique appliquée à l'aviation, cours unique en France à cette époque. Il en fut le premier professeur et exerça pendant deux ans. Raymond Poincaré vint assister à la distribution des prix de la Société et félicita le jeune professeur.

Il fut secrétaire de l'Aéro-Club du Rhône en 1911 et président de l'Association aérienne du Rhône (préparation militaire à l'Aéronautique) de 1911 à 1914. Entre temps, il procédait aux essais des appareils de Montgolfier et des frères Salvez à Bron et à Ambérieu.

Au début de la guerre de 1914, en tant que spécialiste de l'aviation, il fut versé au 4^e groupe d'aérostation. Sergent, il présidait au lancement des « saucisses » et à leur amarrage. Ces postes



Lourmarin : la propriété de M. Varille vue du château.



Ex-libris de M. Varille gravé par Jean Chièze.

d'observation, cible choisie des mitrailleuses et balles incendiaires ennemies, étaient particulièrement dangereux. Blessé, Mathieu fit l'objet de trois citations. Nommé sous-lieutenant en 1917, il passa dans l'aviation d'observation. Il y accomplit les multiples fonctions de photographe, observateur, officier de manœuvres, commandant de compagnie, et finit la guerre comme lieutenant.

En 1911 Mathieu Varille était venu se fixer à Lyon et avait loué, 1, quai de Retz (maintenant quai Jean-Moulin), l'appartement où il a passé la majeure partie de sa vie. D'après Pointet cet immeuble situé presque en face du pont Morand a joué un rôle important pendant les émeutes de 1834. Brillat-Savarin y a vécu et Juliette Récamier y est venue. Tous les amis de Mathieu Varille, c'est-à-dire ce qui comptait dans le monde lyonnais et surtout dans les milieux littéraires et artistiques, ont pris le large ascenseur qui dessert l'immeuble et sont venus sonner à cette porte, où ils savaient trouver un homme à l'amitié sincère, au goût délicat.

Après la guerre Mathieu Varille retrouva donc ses amis, en particulier Laurent Vibert, le camarade d'enfance. Il fit la connaissance de Marius Audin. Autodidacte, ancien journaliste judiciaire, Audin avait acheté, avec l'aide de Laurent Vibert, l'imprimerie Decléris, qu'il baptisa « des deux Collines ». Imprimeur, il ne tarda pas à devenir maître en son art.

Mathieu Varille et Marius Audin sympathisèrent ; ils se reconquirent des goûts communs, celui de l'histoire, de la recherche patiente et désintéressée, du beau livre... Ainsi commença entre eux une amitié profonde et enrichissante, que la mort seule devait briser. Pour commencer, ils reprirent, avec Robert-Laurent Vibert, la parution de la *Revue du Lyonnais*, qui devait se poursuivre de 1920 à 1925.

Durant ces années, le temps que Mathieu Varille n'employait pas à ses absorbantes fonctions à la maison Voisin-Pascal, il le consacrait à des travaux littéraires et historiques, dont la majeure partie était publiée par Audin. En 1922 paraissaient « Les Grands Jours de Lyon de 1596 ». En 1923, successivement : « Une Lyonnaise en Russie pendant la Révolution », puis « Les Journées d'Avril 1834 à Lyon ». Enfin « Hostelleries et Cabarets du Vieux Lyon ». Les années 1924 et suivantes ne furent pas moins fertiles.

Mathieu Varille collaborait à la revue publiée par la Compagnie

Française d'Extrême-Orient. Il lança en 1924-25, avec Laurent Vibert, les éditions de l'Antilope, qui publièrent de très beaux ouvrages, dans l'impression desquels Marius Audin, toujours à la recherche de perfection typographique, affirmait sa maîtrise. En 1927 Mathieu Varille était reçu à l'Académie de Lyon et prononçait un discours : « De quelques concepts fondamentaux de l'Art français moderne », qui fit une profonde impression.

De nouveaux venus se joignaient à son groupe d'amis : le peintre Combet-Descombes, que Laurent Vibert avait connu à l'armée d'Orient, Henri Focillon, Charles Picard, Charles Dugas, Antoine Sallès, Léon Rosenthal, le graveur Jean Chièze, venu proposer à Mathieu des gravures sur bois et qui devait désormais illustrer la plupart de ses ouvrages. D'autres amis encore vinrent à lui, à partir de 1930, au cours de ses voyages en Orient avec l'association Guillaume Budé. Il connut ainsi Mallye, Boulanger, Eugène Albertini, Jean-Marie Carré, et écrivit une série de petits ouvrages, dont le plus connu est celui qu'il consacra au mont Athos.

Il ne ralentissait pas pour autant son activité chez Voisin-Pascal, où il devint en 1931 administrateur-délégué. Il y faisait un travail considérable, s'intéressant particulièrement à la fabrication des cartons, s'assurant l'exclusivité de brevets italiens pour cartons spéciaux.

Rentré chez lui, dans son cabinet de travail, il rédigeait en un style vivant, agréable, des articles toujours bien documentés, que publiaient des périodiques tels que « Le Salut Public », « La Vie Lyonnaise », le « Bulletin de la Société Littéraire », les « Albums du Crocodile », etc. Il travaillait aussi à des ouvrages plus importants. Si Lyon l'attirait toujours, avec sa « Cuisine lyonnaise » et « Les Amours de Louise Labé, la Belle Cordière », il s'intéressait alors peut-être davantage à la Provence qu'il chantait dans « Les Santons de soleil dans les crèches d'hiver » et « Les Fontaines de Provence ».

En 1920 son ami Laurent Vibert avait acquis et fait restaurer le vieux château historique de Lourmarin, qui fut affecté à l'hébergement d'artistes. Pendant deux ans de suite de jeunes écrivains, peintres ou musiciens y viennent passer gratuitement des vacances heureuses et souvent fécondes pour leur art. Mathieu Varille participa à la création de cette fondation de Lourmarin. Après la mort de Laurent Vibert en 1925, il en devint le vice-président et prin-

cipal animateur, avec son ami d'enfance Alphonse Prelle et Georges Rémond, membre de l'Académie des Beaux-Arts.

De même que la Camargue dans sa jeunesse, la Provence le charmait et il acheta en 1928 le domaine de Castéusé, non loin du château de Lourmarin. Il y passait ses vacances, qu'il prolongeait les dernières années jusqu'à l'arrière-saison. Il en aimait les bâtiments commodes, bien aménagés à son goût, la belle rangée de cyprès, et surveillait lui-même l'entretien de ses vignes, dont il tirait un vin qu'il aimait faire déguster à ses amis. Il avait de bons voisins, tels que M. Brémond, directeur du « Progrès » et propriétaire du domaine des Tourettes ; M. Raoul Dautry, ancien ministre et maire de Lourmarin ; le général Bouscat, ancien chef d'état-major de l'aviation française libre. Avec les uns et les autres il entretenait d'aimables relations.

Aussi ne manquait-il pas de publier en 1932 un ouvrage sur Lourmarin, dont il contait l'histoire et analysait la beauté. En même temps, il s'intéressait aux « Manuscrits à peinture de la Bibliothèque Vaticane ». Mais ce qui surtout le passionnait — et Marius Audin entretenait cette flamme — c'était le livre, le beau livre. On le voyait dans toutes les réunions de bibliophiles. Il était membre du Cercle lyonnais du Livre, du Cercle Sébastien-Gryphe, des Bibliophiles du Papier, des Bibliophiles de Provence.

Avec François Maire, le professeur d'histoire Pauphilet, les artistes Chièze, Burnod, Schulz, il fonda la société du « Bois gravé lyonnais », qui organisa de belles expositions de bois gravé à la Bibliothèque de la Ville, avec le concours de son conservateur, Henri Joly. Ami du poète Charles Forot, de Louis Pize, des écrivains Gabriel Chevallier et Joseph Jolinon, de Gaston Baty, avec qui il écrivit la « Pastorale », Mathieu Varille participait naturellement aux grands mouvements de la littérature française et régionale.

Quand vint la guerre de 1939-40, Mathieu Varille fut affecté à l'Etat-Major de l'Aéronautique de la VII^e Armée, sous les ordres du général Chambe. Il y rendit de grands services et, à la fin des hostilités, il reçut la Croix de guerre avec deux citations.

Rentré à Lyon, il lui était difficile de continuer ses publications, car le papier devenait rare. Cependant les éditions du Pigeonnier sortirent en 1942 son « Lubéron de Provence » avec bois gravés de

Jean Chièze. Ne pouvant rester inactif, il s'intéressa à la numismatique. Il possédait déjà une belle collection de jetons consulaires lyonnais, qui se composait alors de quarante-huit pièces, dont les jetons en bronze de Hugues de Porney (1661) et P. Mascrary (1667).

En 1941, il écrivait à M^e Jean Tricou, le numismate bien connu : « Je sens que je mets mon pied dans l'étrier de la numismatique, à laquelle je ne connais rien. Mais ma bonne volonté sera mon excuse, sous votre haute direction... » Quelques mois plus tard, il lui envoyait ces lignes : « Votre bonne amitié m'a encore dispensé ces belles monnaies que j'ai bien du plaisir à regarder dans ma solitude dominicale... »

Pendant l'occupation son ardent patriotisme l'inclina naturellement vers la Résistance et, avec son ami l'abbé Marty, aumônier des prisons, plus tard fusillé par les Allemands, il rendit maints services aux patriotes prisonniers.

L'année 1944 fut pour Mathieu Varille celle des importantes responsabilités. Il fut élu président directeur général des Cartonneries Voisin-Pascal et il devait soutenir sans faiblir durant plusieurs années le lourd fardeau que constituait la direction de cinq usines. En même temps, par arrêté du 14 novembre 1944, il était nommé Administrateur des Hospices.

De cette vieille institution il s'appliqua à découvrir les nobles traditions qui satisfaisaient ses goûts d'historien. A la tête de la Commission du Musée, il s'intéressa vivement à ses collections. Il était d'ailleurs déjà membre des Commissions d'achat du Musée Saint-Pierre et du Musée de Gadagne. Grâce à son appui, le Musée des Hospices reçut de nouvelles salles. Les objets artistiques purent être séparés de ceux qui ne présentaient qu'un intérêt historique. Malgré ses nombreuses occupations Mathieu Varille venait souvent au Musée. Il y rencontrait, avec le conservateur, son ami le docteur Jean Lacassagne et le professeur Duclos, vice-président et président des Amis du Musée. On organisait des manifestations, inaugurations de nouvelles salles notamment. Solennités toujours bénéfiques, en ce qu'elles suscitaient de nombreux dons, des prêts à longs termes et que les fonds des Amis du Musée permettaient quelques achats.

Mais l'activité de Mathieu Varille ne se limitait pas au musée. Il participait aux principales instances hospitalières, les Commissions du Contentieux, des Travaux, des Fondations, celles de

l'hôpital Renée Sabran et des Services Généraux, et nul plus que lui n'était assidu aux séances du Conseil général d'Administration. Enfin il était administrateur de Contrôle de l'Hôpital de la Croix-Rousse.

Après le départ des Allemands, qui l'avaient réquisitionné en 1943 pour leurs blessés, on n'y trouvait fin 1944 que déprédations, saletés, désordre général. Il est vrai que dans cet établissement tout était vétuste. Depuis cinquante ans on n'avait pas fait d'aménagement sérieux. Tout était donc à reprendre. Avec le précieux concours du directeur Tissot, Mathieu Varille se mit à l'ouvrage. Il plaida la cause de l'hôpital auprès de ses collègues, obtint des crédits, fit préparer des plans. Successivement les immenses salles de malades furent transformées en chambres propres de un à quatre lits ; une centrale thermique puissante remplaça les petites chaudières coûteuses et inefficaces ; un bloc chirurgical ultra-moderne fut installé à la place des salles d'opération vétustes. D'autres travaux ont transformé l'hôpital depuis que Mathieu Varille l'a quitté. Mais il avait donné l'impulsion et facilité la tâche de ses successeurs.

A côté des Hospices il faisait d'ailleurs partie de maints conseils d'administration où son activité trouvait à se satisfaire : la société Neyret-Beylier, constructions mécaniques à Grenoble ; le syndicat des fabricants de papier, la chambre de commerce de Vienne, la Foire de Lyon. Après avoir présidé l'Académie de Lyon, il présidait aussi la Société d'embellissement, la Commission municipale du Musée historique, les Amis de l'Université, le Comité France-Egypte.

La fondation de Lourmarin, avec sa pléiade de jeunes artistes, dont il suivait et encourageait les travaux, occupait une grande partie de son temps, surtout pendant les mois d'été. Il y organisait des expositions : avec M^{me} Albert Gleizes, une rétrospective des œuvres de son mari, puis des expositions de faïences, de tapisseries, des congrès, des concerts. Il eut l'honneur d'y accueillir d'illustres visiteurs, Winston Churchill, le maréchal Montgomery, le docteur Malan, président des Etats d'Afrique du Sud, etc...

A son retour à Lyon, de nombreux visiteurs et amis l'entouraient encore. En plus de ceux déjà cités fréquentaient sa table ou son salon, parmi les écrivains, Bosco, Justin Godart, Paul Duvivier, Amable et Maurice Audin, le professeur Zimmerman, et aussi le général Chambe, André Colonna, le père Calavassi de l'église grecque de Lyon, le général Seive, Jean Tricou, Jean Lacassagne,



le professeur Thibaut, l'architecte H. Montagne, Ennemond Trillat, Marc Aynard, le photographe Demilly, le professeur de dessin Arbuster. Et de nombreux peintres et graveurs, Louis Jou, Edy Legrand, Louis Rousselon, Combet-Descombes, Jeanne et Henriette Bardey, Charlaix, Johanny Drevet, Carlotti, P. Janin, Hermann Paul, Godien, Girieud, Henriette Morel, Albert Lenorman, Louis Dideron, Thévenin, etc... Nous en passons et certainement des meilleurs. Réceptif à ces multiples influences, mais donnant autant qu'il recevait, Mathieu Varille restait le pôle de ces colloques dont l'art était le thème souverain.

Mais le rythme de cette vie riche, laborieuse, devait être brusquement interrompu. Grand travailleur, M. Varille ne ménageait pas sa peine. Chargé d'intérêts importants, grand usager de l'avion et du train, il se surmenait. En 1950 il écrivait à Jean Tricou : « Mon Chancelier, je ferai l'impossible pour être aux Pierres Plantées, mais j'ai peur d'être bien en retard, car c'est au travail que je me force. » Quelques mois après, le 16 mai, le mal le terrassait et lui laissait tout un côté du corps paralysé.

Après une longue convalescence, il parvint à force de volonté à reconquérir une partie de son activité. Il réussit à signer et même à écrire de la main gauche. Non sans difficultés, il reprit le chemin de son bureau de la rue Tronchet, à la firme Voisin-Pascal. Mais le malheur s'acharnait sur lui. Brutalement il apprenait, au soir du 1^{er} novembre 1951, que son fils Alexandre venait de se tuer dans un accident d'auto, sur la route de Paris à Lyon.

Mathieu Varille avait eu quatre enfants : Alexandre, égyptologue, né en 1909 ; Louis, né en 1911, mort en sa deuxième année ; Jean, actuellement Conseiller du Commerce Extérieur, né en 1914, et France, professeur de lettres, née en 1920. Alexandre avait accompli une carrière brillante. Licencié ès lettres, membre de l'Institut français du Caire dès 1930, il allait soutenir sa thèse de doctorat. Il était depuis 1948 inspecteur des Antiquités d'Égypte, chargé de mission du Gouvernement français. Membre de maintes sociétés savantes françaises et étrangères, il avait publié sur l'égyptologie plusieurs ouvrages ainsi que de nombreux articles, et dirigé d'importantes fouilles. Il avait attaché son nom à l'étude du symbolisme dans l'ancienne Égypte et ses travaux faisaient autorité.



Ce nouveau coup du sort, Mathieu Varille et sa femme le supportèrent stoïquement. Leur force d'âme faisait l'admiration de leurs proches et de leurs amis. Mais, quant à lui, le prodigieux ressort qui le soutenait était brisé. Il prit le parti de cesser toute activité extérieure et il résilia la plupart de ses fonctions .

Il resta administrateur des Hospices et administrateur de contrôle de leur musée. Assidu aux séances du Conseil malgré les difficultés qu'il éprouvait à se déplacer, il prenait part aux délibérations et faisait bénéficier cette assemblée de sa grande expérience des affaires et de son jugement sûr.

Pour tout ce qui concernait le musée et les archives, j'allais le voir régulièrement chez lui et nous étudions ensemble les dossiers. La maladie avait empreint ses traits naturellement nobles d'une grande sérénité. Il parlait peu de lui, mais s'intéressait beaucoup à la vie, aux problèmes de ses visiteurs. Assis dans son salon, près des fenêtres d'où la vue s'étend sur le Rhône au premier plan et sur les Brotteaux dans le lointain, il méditait, étudiait, composait encore des livres. M^{me} Varille, dont l'admirable dévouement ne se relâcha pas un instant, lui servait de secrétaire, compulsait ses notes, écrivait sous sa dictée.

C'est ainsi qu'en 1952-53 il dirigea, avec quatre collaborateurs choisis, l'ouvrage intitulé « Les Hospices Civils de Lyon (542-1952) », véritable monument à la gloire de nos hôpitaux lyonnais. Il publia aussi chez Audin « Les Chapelles de Provence » et « Trois de Camargue » où il évoquait les souvenirs qu'il avait gardés de José d'Arbaud, de Baroncelli-Javon et Hermann Paul.

Il passait maintenant sept à huit mois par an à Lourmarin, en son mas de Castéusé, où il retrouvait tout ce qu'il aimait : ses oliviers, ses vignes et ses cigales, le château et ses jeunes artistes, le soleil enfin et la douceur exaltante de l'air provençal.

Il avait sa collection de santons, ces « santons du soleil » qu'il décrivait déjà en 1929, et dont la cohorte réjouissante emplissait toute une pièce. Il avait ses livres, une magnifique bibliothèque, où il passait à travailler une grande partie de son temps.

C'est ainsi qu'en sage, entouré de l'affection des siens, Mathieu Varille a vécu le soir de sa vie et s'est éteint doucement à Lyon le 31 mars 1963. Mais, selon sa volonté, il repose sous les oliviers de Castéusé, dont il a si bien chanté le délicat feuillage et le frais murmure, lorsque la brise souffle sur le Lubéron.

Si l'on considère les multiples aspects de cette vie, on constate que Mathieu Varille a été à la fois homme d'affaires, pionnier et technicien de l'aviation, collectionneur avisé, numismate, amateur d'art, mais surtout écrivain. De son adolescence à sa mort, il a écrit et publié ouvrages et articles qui forment une longue nomenclature. Il est bien difficile de classer ses œuvres car il travaillait au gré de son humeur. On y trouve des souvenirs, des travaux historiques, spécialement sur Lyon et la Provence, de la gastronomie et beaucoup de fantaisie s'exerçant sur les sujets les plus divers. Mais il faut avoir lu ses livres, dont beaucoup sont devenus très rares. Avec un style simple et clair, des pages où chaque mot prend sa valeur, où les phrases vivent, où les images se lèvent et brillent, il charme le lecteur, qui n'abandonne l'ouvrage qu'à la dernière ligne.

Voyez d'abord ses souvenirs d'enfance. En « sa prime jeunesse » il a vu, place Bellecour (2) l'homme orchestre, le marchand d'oublies, le chevrier et ses chèvres, le père Valentin, ventriloque, Jacquillon, bonimenteur et ivrogne, qui vendait « la Lanterne », que rédigeait le bon Petrus Sambardier ; Sarrazin, en jaquette, vendant des olives qu'il enveloppait dans les pages de ses poésies ; l'historien André Steyert, misanthrope et miséreux. Il nous entraîne à sa suite chez les bouquinistes et les antiquaires.

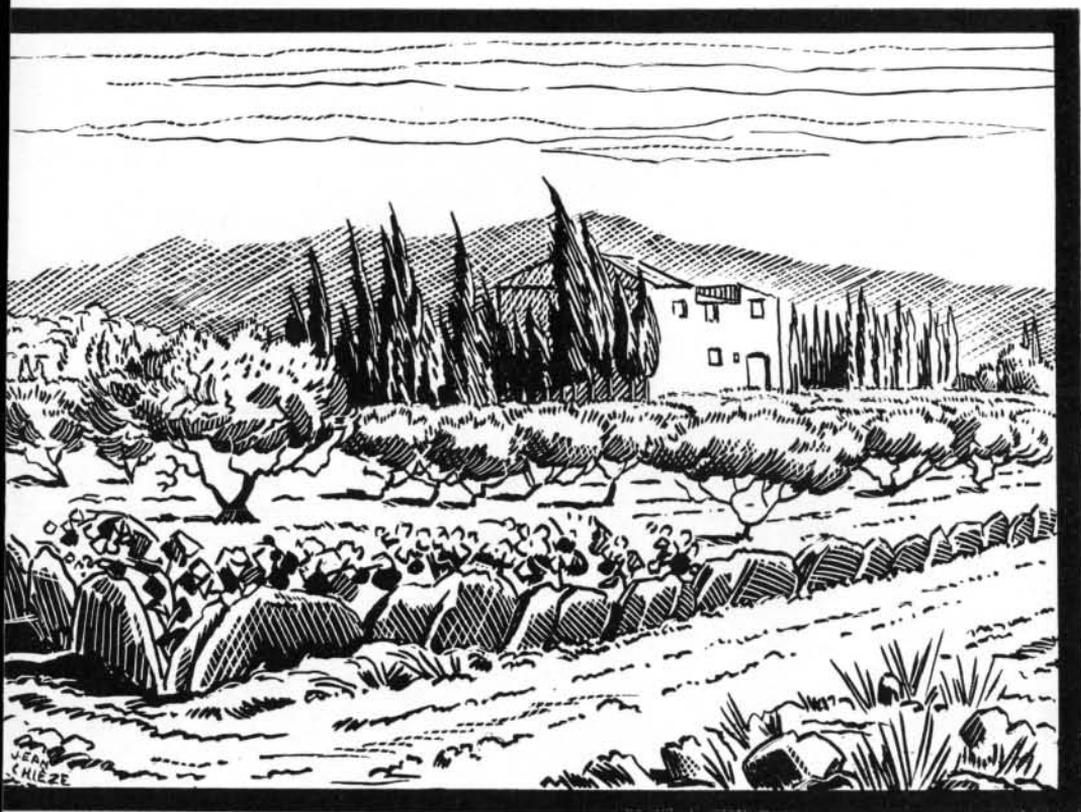
Ailleurs il décrit ainsi l'officine de l'herboriste : « ...A mon enfance est lié le souvenir de sombres boutiques reléguées en d'étroites ruelles maintenant démolies, qui étaient les artères principales de nos vieilles cités... Derrière des vitrines ornées d'oiseaux empaillés et d'énormes bocal d'eau colorée, qu'illuminait la flamme vacillante du gaz, on respirait une odeur composée de mille autres. Toute l'Arabie, toute la Chine, tous les jardins de l'Orient et même de l'Occident semblaient avoir envoyé dans cet antre digne d'un sorcier, les ambassadeurs de leurs senteurs et de leurs baumes... » (3).

Historien, il a conté, références à l'appui, l'histoire des Foires de Lyon, depuis l'époque romaine jusqu'à l'apogée aux xv^e et xvi^e siècles et le déclin, aux xvii^e et xviii^e siècles (4). Pour nous, il

(2) Mathieu Varille : Quelques Fantaisistes lyonnais de notre temps, « Albums du Crocodile », Lyon, 1945.

(3) Mathieu Varille : Bonheur des Jardins, Gravures au burin par Philippe Burnot, Lyon, chez Marius Audin, 1944.

(4) Communication à la Société d'Economie Politique, Lyon, Bonaviat, 1920.



Domaine de Castéusé : Bois gravé de Jean Chièze.



Village de Lourmarin : Bois gravé de Jean Chièze.

a fait revivre les hostelleries et cabarets du vieux Lyon : A Vaise, le Chapeau Rouge et le Logis du Mouton ; au Bourgneuf, les Trois Rois, le Lion d'Or et la Cloche ; à Saint-Jean, la Bombarde ; à la Guillotière, l'Ecu de France. En ces temples du bien-manger, pénétrons dans le Saint des Saints, la cuisine : « ...A la crémaillère pend la marmite ventrue où cuisent les poulets, dans un bouillon aromatisé de cannelle, de girofle et de gingembre. Devant le feu, le gâte-sauce tourne dans un demi-sommeil la broche, puisant dans la lèche-frite avec des mouvements d'automate le jus avec lequel il arrose les volailles et gibiers qui dégagent de troublants effluves... » (5). A travers les générations se sont conservées les recettes des chefs-d'œuvre culinaires lyonnais « ...le poulet célestine, les cuisses d'oie grillées à la lyonnaise, la matelote d'Oullins au poisson de Saône, le brochet au bleu, la soupe mitonnée, la queue de bœuf en hochepot, le ris de veau, le cochon de lait, les filets de truite, le gras-double, j'en oublie et des meilleurs... ». Et les bugnes ! « ...Voilà bien quelque chose où les Lyonnais ont mis le meilleur de leur cœur : bugnes à l'éperon, bugnes à la rose, beignets à la pomme et à l'acacia, croquante au sucre, et tant d'autres que l'imagination des cuisinières lyonnaises se plaisait à créer... » (5).

Quittons Lyon et admirons une autre cuisine, celle des bohémiens, qu'il a pu observer lors de ses séjours en Camargue, dont il a étudié le type, les origines et les migrations. Voici un tableau d'après Callot : « ...La cuisine est en plein air, un animal entier tourne à la broche, des femmes plument les volailles, d'autres les cuisent, un vilain drôle dépèce un mouton, une pauvre épouille sa fille, pendant qu'une jeune mère, sans vergogne, accouche sous un vélum loqueteux, non loin des hommes qui jouent aux cartes et s'en soucient fort peu... » (6).

Après Lyon, sa ville natale, Mathieu Varille a chanté la Provence, sa patrie d'adoption, Lourmarin et le Lubéron, les délicats santons, les fontaines et les chapelles votives. Il a fait l'éloge de l'olivier et de ses petits amis, grillons et cigales « ...qui sont mes bruyants compagnons d'été en terre provençale. Les cigales aiment chanter dans les feuilles ténues de l'olivier au pied desquels les grillons se cachent dans les grosses racines, qui pénètrent comme à

(5) Hostelleries et Cabarets du Vieux Lyon, Lyon, Impr. du « Salut Public », 1923.

(6) Bohémiens, Romanichels, Gitans, Lyon, « Albums du Crocodile », 1943.

regret dans le sol desséché. Quand les cigales ont fini avec le soleil leur obsédant tapage, les grillons commencent leur chanson et le soir tombe... » (3).

Avec la *Mustardographie* (7) et la *Nef du Parfait Vinaigrier* (8), en collaboration avec Marius Audin, Mathieu Varille a réalisé avec succès un délassément fantaisiste et aimable. Il y campe un Monsieur Prudhomme passablement dépourvu de sa nullité et de sa niaiserie traditionnelles.

Mais son œuvre maîtresse, c'est le *Bonheur des Jardins*, où la compétence, la technicité, la poésie et le lyrisme s'entremêlent en des pages qui seraient toutes à citer : « ...Pour celui qui sait apprécier la douceur apaisante de la réflexion, le jardin est le reflet même de la nature vue à travers le prisme chatoyant de la rêverie humaine. C'est le fruit patiemment élaboré d'une méditation heureuse devant le génie exubérant des arbres et des plantes ; c'est la discipline fondant sa merveille sur la vie luxuriante ; c'est le triomphe de la pensée créant par son empire une beauté nouvelle... »

L'eau est nécessaire au jardin. Mais quelle eau ? Mathieu Varille a choisi : « ...Certains veulent une eau courante dans le jardin de leurs méditations. Il me plaît mieux d'écouter le ruisseau glissant sous le feuillage entre les joncs fleuris, que la rivière profonde et large roulant ses eaux paisibles et sans murmure entre sa bordure de peupliers. Le ruisseau sera tari quand la rivière coulera encore à pleins bords ; mais le sage se contentera du ruisseau, qu'il sait capricieux et fugace ; il en charmera son loisir d'exception et il se détournera de la rivière qui deviendrait son habitude... »

Ses choix ne vont pas qu'au ruisseau et il devient romantique pour les exprimer : « ...J'aime la pierre verdie qui borde le bassin de la source, j'aime le vieux mur ruiné qui cache sa déchéance sous un manteau de capillaires, j'aime les lichens rugueux qui revêtent

(3) *Loc. cit.*, page 14.

(7) *La Mustardographie*. Traité en manière de dialogue... par Mathieu Varille, propriétaire d'olivettes à Lourmarin-de-Provence, et Marius Audin, naturaliste et vinaigrier. A Lyon, Aux Deux-Collines, 3, rue Davout, 1935.

(8) *La Nef du Parfait Vinaigrier*, sur laquelle doit voguer le créateur de ce fluide subtil qui donne de l'esprit aux cornichons et à leurs congénères. Traité en manière de dialogue à tous nécessaire pour connaître et pratiquer les précieuses recettes du vinaigre de qualité, par Mathieu Varille (Monsieur Prudhomme), maître-vigneron à Lourmarin-de-Provence, et Marius Audin (Monsieur Homais), herboriste et vinaigrier. Illustré par Jean Chièze. A Lyon, Aux Deux-Collines, 1951.

les chênes du côté de la bise glaciale et les préservent ainsi de la froideur, j'aime l'allée déserte que les mousses ont envahie pour former un tapis profond où les pas s'enfoncent sans plus laisser de traces que nos vies passagères... »

De telles pages suffiraient à le préserver de l'oubli.

Mathieu Varille n'était pas prisonnier d'un genre, mais il les abordait tous et toujours avec succès. Autobiographe, historien, gastronome, humoriste, romancier, poète, il a été tout cela, et mieux encore il a été lui-même, un homme de sagesse et de clarté, dont le souvenir ne s'éteindra pas avec ses amis. Son œuvre le classera parmi les grands Lyonnais dignes de mémoire et parmi les meilleurs écrivains de son temps.



BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPAUX OUVRAGES

- Les Grands Jours de Lyon de 1596.* Lyon, Audin et Cie, 1922.
- Une Lyonnaise en Russie pendant la Révolution.* Lyon, Audin et Cie, 1923.
- Les Antiquaires Lyonnais de la Renaissance.* Lyon, Audin et Cie, 1924 +
- Les Journées d'Avril 1834 à Lyon.* Lyon, Noirclerc et Fénétrier, 1923.
- Le Mont d'Or Lyonnais,* illustrations de Combet-Descombes. Lyon, Pierre Masson, Audin et Cie, 1925.
- L'Abbaye de Saint-Chef en Dauphiné* (en collaboration avec le Dr Loison). Lyon, Pierre Masson, Audin et Cie, 1929.
- Saints de Bois en Haute-Maurienne,* avec illustrations photographiques. Lyon, Commarmond et Sallaz, 1924 +
- Saint-Gilles du Gard,* Audin et Cie, 1926. 7 gravures sur cuivre romantiques en taille douce non signées.
- Sainte-Foy de Conques.* Audin et Cie, 1927 (illustr. de Janin).
- De quelques concepts fondamentaux de l'Art Français Moderne* (discours de réception à l'Académie de Lyon). Rey, 1927.
- Hostelleries et Cabarets du Vieux Lyon.* Lyon, Imprimerie du « Salut Public », 1923.
- La Cuisine lyonnaise.* Pierre Masson, 1928. Frontispices, bandeaux et culs-de-lampe romantiques.
- La Vie facétieuse de M. de Los Rios, Libraire lyonnais.* Audin et Cie, 1928.
- Les Santons de soleil dans les Crèches d'hiver.* Audin et Cie, 1929 (Bois de Jean Chièze).
- Les Amours de Louise Labé, la Belle Cordière.* Pierre Masson, Audin et Cie, 1929.
- Arnulphe le Faon.* Pierre Masson, Audin et Cie, 1935 (Illustr. de Jean Chièze).
- Les Fontaines de Provence.* Jonquières, Paris, Audin et Cie, 1930 (Bois de Jean Chièze).
- Cigognes d'Estramadure ou Quelques Entretiens sur l'Espagne d'hier et d'aujourd'hui.* Pierre Masson, 1930 (Illustr. de M^{me} Houllvigue-Favrot).
- L'Histoire de Riquilda et de l'Ermite Juan Garin* (1^{re} édition avec bois de Jean Chièze). — *Septimanie à Uzès* (2^e édition avec bois d'Hermann Paul, Paris). *La Connaissance*, 1931. Imprim. Nypels à Maestricht.
- La Fatale Aventure de l'Oncle Crispoul.* Editions de la Cigale (Illustr. de Jean Chièze). Uzès, 1931.
- Les Manuscrits à Peinture de la Bibliothèque Vaticane,* nombreuses illustrations anciennes. Lyon, Masson, 1932.
- Lourmarin,* illustrations de H. Montagné. Audin et Cie, 1932.
- Sous le Signe de l'Astrolabe et du Sextant,* nombreuses illustrations anciennes. P. Masson, 1933.



MONSIEUR PRUDHOMME

M. Varille dans « la Mustardographie »,
traité en caricature par Jean Chièze.

- Provence des Quatre-Saisons*. Uzès, La Cigale Uzégeoise, 1934.
- La Mustardographie* (en collaboration avec Marius Audin), illustrations de Bernard Aldebert. Lyon, Audin, 1935.
- Voyage au Pays des Monastères Byzantins : Athos, Météores, Patmos*. Lyon, P. Masson éditeur, Audin, 1935.
- Balthazar de Monconys*. Lyon, Audin, 1935.
- Traité du Mensonge*. Lyon, Pierre Masson, 1937 (Bois de Jean Chièze).
- Eloge de l'Olivier ; Les Terrasses de Lourmarin*, nombreuses photographies personnelles, 1939 (Illustr. de Raphaël Drouart).
- Le Bonheur des Jardins*. Audin et Cie, 1944 (Cuivres de Philippe Burnot).
- Le Lubéron de Provence*. Editions du Pigeonnier, Impression de Vaucanson, Bois de P. Girieud. Saint-Félicien-en-Vivaraïs, 1942.
- Les Peintres Primitifs de Provence*. Rapilly, Paris, 1946 (Grand Prix Fondation Thiers).
- La Pastorale provençale*. Audin et Cie, 1953 (Illustr. de Jean Chièze).
- Lourmarin, Capitale du Lubéron*. Audin (3 éditions : Lyon 1957, 1954, 1952).
- Les Chapelles Votives dans la Campagne Provençale*. Préface Louis Pize. Audin, Lyon, 1955 (Illustr. de Johanny Drevet).
- La Nef du Parfait Vinaigrier* (en collaboration avec Marius Audin). Audin, Lyon, 1951 (Illustr. de Jean Chièze).
- Trois de Camargue* (Souvenirs sur José d'Arbaud, Baroncelli-Javon, Hermann Paul). Lyon, Audin, 1954.
- La Prière dans la Cathédrale sourde et muette*. Lyon, Audin, 1953.
- Les Hospices Civils de Lyon, 542-1952*, ill. (en collaboration avec Marcel Colly, Jean Rodery, Jean Rousset, Raymond Rizard). Lyon, Audin et Cie, 1954.

PRINCIPAUX ARTICLES

- Dans *La Revue Académique* : « Lyon, au commencement du xv^e siècle », février 1900. Pierre Simon, Ballanche, 1901.
- Dans la revue *Athéna* : « Les origines de la Révolution Française à Lyon », 1902. — « Lyon, sous la domination romaine », 1902. — « Une hérésie lyonnaise au xii^e siècle : Les Vaudois » (1903).
- Dans la *Revue de l'Académie Aéronautique de France* : une suite d'articles en 1910, 1911, 1912, 1913.
- Dans le *Bulletin des Anciens Elèves de la Martinière* : « La Vie vénitienne au temps des Doges ».
- Dans la *Revue de la Société d'Economie Politique* : « Les Foires de Lyon avant la Révolution », Lyon, 1920. Tiré à part. Lyon, Bonnaviat, 1920.
- Dans la *Revue d'Extrême-Orient* : « Les Grandes Compagnies Commerciales avant la Révolution », septembre 1920. — « Les anciennes Routes de l'Extrême-Orient », décembre 1920. — « Les Foires de Lyon et le Commerce d'Extrême-Orient du xv^e au xviii^e siècle », février 1921.
- Dans la *Revue du Lyonnais* : « La Politique coloniale de Law », mars 1921. « Les bateaux à vapeur du Rhône de 1829 à 1855 », 1921. — « Les Lyonnais au Guazacoalco », déc. 1921.



- Dans *Le Moniteur Judiciaire* : « Les Affaires de Lyon de 1817 », 1922. — « Une Œuvre lyonnaise d'assistance aux prisonniers : Les Pénitents de la Miséricorde », 1922.
- Dans la revue *Notre Carnet* : « Le Père Thomas, chanteur des rues », 1924.
- L'Enfance et la Mort de Laurent-Vibert*, dans « Laurent Vibert par un Groupe de ses Amis », Lyon, Audin, 1926.
- Dans la revue *L'Art et les Artistes* : « La Restauration de l'Alhambra », novembre 1921.
- Dans le journal *Le Salut Public* : « Le Problème du Zuiderzée », etc..
- Dans la *Revue Alpine*, 1934 : « L'Art Religieux en Haute-Maurienne.
- Dans la revue *Septimanie* : « Aquariums, Poèmes ». Illustrations Marguerite Budin, 1932.
- Dans la revue *La Cigale Uzégeoise* : « Cadrons solaires », poèmes, 1933.
- Dans le *Bulletin de la Société Littéraire de Lyon*, 1938 : « Les Idées de Ballanche sur l'Imprimerie et la Librairie. »
- Dans *La Vie Lyonnaise*, 1938 : « Chants et Musique de Noël en Provence ». 1939 : « La Maison rurale en Provence » ; « Une attaque à main armée en 1954 sur la route d'Orange à Lyon ». — 1938 : « Eloge de l'huile d'olive ». 1937 : « Sur une nouvelle étymologie du mot " Pinard " » ; « Bons propos sur mes amis " Les Bohémiens " », etc..
- Dans l'*Album du Crocodile*, 1945 : « Bohémiens, Romanichels et Gitans.
- Préface du Catalogue du Pavillon de Lyon à l'Exposition Internationale*. Paris, 1937. Imprimé par Audin et Cie.
- Dans la *Revue d'Arles* : « Hermann Paul, peintre graveur (1864-1940) ».
- Dans l'*Album du Crocodile*, 1945 : « Quelques fantaisistes lyonnais de notre temps. »
- Introduction « Lyon autour de 1900 vécu par Girrane »*. Préface d'E. Herriot. Lyon, Audin, 1947.
- Dans *Charles Touzot par un Groupe de ses Amis* : « L'homme d'action ». Edition du Cuvier, 1948.
- Dans *Thesaurus Amicorum Marius Audin* : « Les Amitiés ». Lyon, Les Deux-Collines, 1952.
- Préface du livre « Le Puy »*, d'Henri de Nolhac, 32 dessins. Paris, 1952.
- In memoria : « Alexandre Varille », en collaboration avec M^{me} Mathieu Varille, 1951, etc., etc...
-

